

**ALAIN ROBBE-GRILLET**

**SOUVENIRS  
DU  
TRIANGLE D'OR**

*roman*



**LES ÉDITIONS DE MINUIT**



SOUVENIRS  
DU TRIANGLE D'OR

## DU MÊME AUTEUR



- UN RÉGICIDE, *roman*, 1949.  
LES GOMMES, *roman*, 1953, (« double », n° 79).  
LE VOYEUR, *roman*, 1955.  
LA JALOUSIE, *roman*, 1957, (« double », n° 80).  
DANS LE LABYRINTHE, *roman*, 1959.  
L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD, *ciné-roman*, 1961.  
INSTANTANÉS, *nouvelles*, 1962.  
L'IMMORTELLE, *ciné-roman*, 1963.  
POUR UN NOUVEAU ROMAN, *essai*, 1963.  
LA MAISON DE RENDEZ-VOUS, *roman*, 1965.  
PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK, *roman*, 1970.  
GLISSEMENTS PROGRESSIFS DU PLAISIR, *ciné-roman*, 1974.  
TOPOLOGIE D'UNE CITÉ FANTÔME, *roman*, 1976.  
SOUVENIRS DU TRIANGLE D'OR, *roman*, 1978.  
DJINN, *roman*, 1981.  
LA REPRISE, *roman*, 2001.  
C'EST GRADIVA QUI VOUS APPELLE, *ciné-roman*, 2002.  
LA FORTERESSE, *scénario pour Michelangelo Antonioni*, 2009.

### *Romanesques*

- I. LE MIROIR QUI REVIENT, 1985.  
II. ANGÉLIQUE OU L'ENCHANTEMENT, 1988.  
III. LES DERNIERS JOURS DE CORINTHE, 1994.

### *Chez d'autres éditeurs*

- LE VOYAGEUR. Textes, causeries et entretiens, 1947-2001,  
*Christian Bourgois*, 2001.  
SCÉNARIOS EN ROSE ET NOIR. 1966-1983, *Fayard*, 2005.  
PRÉFACE À UNE VIE D'ÉCRIVAIN, *Le Seuil*, 2005.  
UN ROMAN SENTIMENTAL, *Fayard*, 2007.  
POURQUOI J'AIME BARTHES, *Christian Bourgois*, 2009.

ALAIN ROBBE-GRILLET

SOUVENIRS  
DU  
TRIANGLE D'OR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1978 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

Extrait de la publication

Impression, déjà, que les choses se rétrécissent. Ne pas trop se poser de questions. Ne pas se retourner. Ne pas s'arrêter. Ne pas forcer l'allure. Sans raison visible, sans raison. Il faut aller vite à présent. La découverte imminente du « temple » par les services de sécurité oblige à modifier l'ensemble du plan et, surtout, à faire hâter son exécution. Mais sans rien changer – il est trop tard – aux éléments qui le constituent, désormais inévitables.

L'entrée de l'immeuble, sur la rue, n'a rien d'exceptionnel : une porte laquée de noir, d'une taille moyenne, c'est-à-dire ni plus petite ni plus grande que ses voisines, avec des moulures sobres de style Directoire. Elle semble être en bois, comme les autres. Le seul détail qui la distingue, bien qu'on ne s'en aperçoive pas tout d'abord, c'est l'absence totale de poignée, trou de serrure, loquet, heurtoir, sonnette, etc. On ne peut pas deviner si le battant s'ouvre à droite ou à gauche. À la limite, cela pour-

rait même ne pas être une porte. Éviter cette voie, qui ne mène à rien.

L'encadrement de pierre – colonnes plates à cannelures verticales – est surmonté d'un fronton triangulaire classique, enfermant à l'intérieur un second triangle placé la pointe en bas, équilatéral celui-ci, touchant les côtés du premier par ses trois sommets. Sculpté en bas-relief, un œil en occupe le centre ; mais, au lieu d'être disposé horizontalement d'une façon conforme à la nature, et à l'habitude aussi pour ce genre de symbole, c'est un fuseau vertical que forme ici la fente des paupières, marquant l'axe de symétrie pour l'ensemble du dessin. Le trou de la pupille y est percé si profondément qu'on ne distingue pas jusqu'où il pénètre, peut-être à cause de la hauteur à laquelle il se trouve, par rapport au regard normal.

On l'aura sans doute compris déjà, hélas, la manœuvre de cette porte se fait au moyen d'un signal électronique, émis par un petit appareil portable qui doit être posé en un point précis du panneau inférieur, etc. (Ne pas ratiociner, ne pas regretter, ne pas revenir en arrière.) L'œil de pierre ne sert à rien, du moins jusqu'à nouvel ordre.

Là commence le récit, après une probable interruption, assez marquée, donnant l'impression que les choses se rétrécissent encore : tout le contraire



d'une ouverture. L'ensemble du système demeure, pour l'instant, rigoureusement immobile.

Immobile à nouveau, oui, sans doute, mais avec quelque chose de provisoire, de fragile, ou de tendu, comme si régnait sur tout ce calme encore invisible une menace, une peur, un arrêt de mort déjà prononcé, silencieux toujours, oui, sans doute, mais avec un presque imperceptible souffle, ou sifflement, comme du vent sans force apparente qui déplace un à un cependant les grains de sable sur la plage, pour les transporter de manière insensible vers la terrasse abandonnée où ils s'accumulent peu à peu en petites rides sinueuses, parallèles, sur les planches grises disjointes qui se raccordent ici sans solution de continuité avec la très faible pente au sol pulvérulent, inégal, façonné par le moutonnement des innombrables pas de la veille, ou des jours précédents, jusqu'à l'eau de nouveau étale, oui, sans doute, mais qui se brise encore à marée haute en

une minuscule vague sans cesse répétée sur elle-même, avec un doux chuintement périodique, si régulier que l'on pourrait lui aussi ne pas l'entendre tant il fait partie de ce décor figé par l'aube, comme l'on pourrait aussi ne pas apercevoir le lourd vol sans bruit d'un grand pélican pâle qui s'éloigne au ras de l'eau vers la gauche, longeant la terre ferme à dix mètres environ, parallèlement à la ligne du rivage marquée par un feston d'écume, vite évanoui et aussitôt rapporté par la vaguelette inlassable, invisible de toute façon depuis l'endroit où je me trouve, trop loin, trop bas, trop en retrait.

Face à moi, arrivant donc en sens inverse de ce parcours suivi par le grand oiseau disparu, une silhouette plus remarquablement dansante dessine maintenant ses arabesques, qui bientôt se révèlent une adolescente nue montant à cru un jeune cheval à crinière flottante, selon l'habitude enfantine en vogue sur la côte ouest ; s'avançant par bonds, suivant un tracé capricieux qui permet de les admirer successivement sous tous les angles, de plus en plus près, la longue chevelure bleu-noir et les souples crins en flammèches d'or piaffent et caracolent dans la brise tiède du matin, tandis que la jeune fille essaie, sans étriers ni éperons, d'obliger sa monture blonde à pénétrer plus avant dans la mer qui jaillit de tous côtés sous les sabots rétifs, retombant parmi

les rires clairs de l'amazone dont le svelte corps arrosé par les gerbes d'écume brille avec l'éclat du métal, soudain, dans la lumière levante.

Parvenue ainsi presque en premier plan, la cavalière au goût d'iode et de sel disparaît à son tour, derrière moi, sur la droite, petite fiancée provisoire ; et je ne me retourne pas pour la suivre des yeux. Je me fonds même davantage dans le décor indécis de tables en désordre et de chaises empilées, à l'angle de la terrasse, alors que j'aperçois, venant dans la même direction comme à la poursuite d'une fugitive, trois chasseurs armés de leur fusil, bottés, vêtus du costume en cuir traditionnel et la longue plume courbe au chapeau. Ils marchent vite, tous les trois de front, le long de l'eau, tenant chacun dans la main gauche le canon en acier bleui pointé obliquement vers le bas, prêt à se redresser, et l'index droit sur la détente. Ayant traversé le champ de gauche à droite, mais beaucoup plus rapides, ils passent eux aussi, d'une seule enjambée, derrière mon dos.

Presque aussitôt, claque dans le silence un coup de feu, tout proche semble-t-il, suivi sans le moindre intervalle par un cri aigu, comme l'appel déchirant d'une mouette, cependant absente ; puis c'est un long hennissement et une seconde détonation identique, claire et violente, où je reconnais le Mau-

ser de guerre utilisé par les milices supplétives, mettant une fin brutale au hululement plaintif qui se prolongeait, humain aurait-on dit, rappelant celui, dans la forêt, du bel animal au plumage couleur chair qu'on nomme ici femme-oiseau. Il n'y a plus ensuite que des bruits confus d'eau vivement remuée par la chute de quelque corps, ou des pas alourdis, ou par la mer qui bat avec fureur contre une roche imprévue, mêlant ses remous et entrecrocs de lames soudain convergentes aux galops du cheval fou, dont les hennissements plus brefs déjà s'estompent.

Dans le calme revenu, la surface unie reformée, l'attente de nouveau, le quasi imperceptible sifflement du vent, un autre pélican lourd et silencieux, volant au ras de l'eau, traverse l'image en ligne droite, fuyante, parallèle au rivage, à la même distance que le premier, reproduisant son exact passage en une troublante duplication. Parallèlement encore et toujours dans le même sens, mais un peu plus vers le large cette fois, un troisième oiseau semblable s'éloigne ensuite avec une égale lenteur ; paraissant nager dans l'air épais et translucide qu'il bat mollement de ses ailes lasses, immuable, il finit par se dissoudre comme les deux autres dans l'indécision plombée, du côté gauche de l'horizon. Sur la terrasse construite en planches grossières, non join-

tives, qui laissent entre elles un interstice variable d'un doigt ou deux, le sable grisâtre poursuit son avance, d'une manière continue, méthodique, sournoise, en onduleuses langues mouvantes qui progressent vers moi, sans tapage ni rémission.

Allant dans la même direction que les pélicans, la jeune prostituée mendicante, comme chaque jour à la même heure, fait maintenant son entrée du pas gracieusement balancé de bayadère qui me permet de l'identifier, au premier coup d'œil, dès qu'elle a surgi dans mon champ visuel. Je me redresse avec précaution en m'aidant de ma canne, toute prudence abandonnée, pour la mieux voir : vêtue comme à l'ordinaire d'une longue robe en soie blanche, flottante et déchirée, longeant la mer à l'extrême limite des vagues, elle traîne aujourd'hui derrière elle, sur le sable jonché de débris divers, une chose flasque difficilement identifiable qui ressemble à quelque vieux manteau de fourrure, ou à une dépouille de bête sauvage, encore fraîche. La fille est déjà presque entièrement de dos lorsqu'elle s'arrête dans sa marche, le pied nu demeuré en arrière ne reposant plus que par son extrême pointe et montrant, dressée à la verticale, sa plante menue délavée par l'océan ; puis, très lentement, elle fait pivoter vers moi son buste de statue et sa figure à la pâleur de nacre rose.

Comme le regard perdu de ses grands yeux aux reflets gris-vert semble me traverser, pour contempler quelque spectacle étrange situé dans ma direction, mais au-delà, je finis par suivre son exemple et tourner mon visage faussement barbu (que j'estime pourtant méconnaissable) vers la palissade qui clôt de ce côté l'esplanade du café fantôme, où j'aperçois seulement l'affiche lacérée du cirque Michelet dont le nom se lit encore en grandes capitales lascives, au-dessus des fragments du célèbre chromo représentant une ravissante écuyère en tutu de gaze blanche et collant rosé, combattant à la lance un taureau furieux.

J'entends alors derrière moi, portée par le vent sans doute, cette phrase nettement articulée : « Le grand auroch est mort », dont les intonations très particulières font remonter à ma mémoire la voix douce et musicale de l'ensorceleuse mendicante. Je ramène la tête vers celle-ci, vers le point du moins où elle se trouvait tout à l'heure, car elle a disparu, laissant à la surface bosselée du sable cette seule trace discernable que la dépouille de l'animal vient d'inscrire à deux pas de l'eau : une longue traînée sinieuse où je crois deviner, çà et là, des ombres de sang.

Comme sans y penser, machinalement, je m'assois sur une chaise de fer pliante aux lattes

dépeintes et envahies de rouille qui se trouve là, tout près de moi, à l'abandon aussi dans ce paysage hors saison : cité antique après le flot des cendres brûlantes, place de village au lendemain du bombardement, station balnéaire à demi détruite par les ouragans d'équinoxe.

Mais je ne parviens pas à fixer mon attention de façon suffisamment convaincante sur les écailles du terne enduit vert pâle qui, détachées, constellent de triangles roux cette tôle circulaire formant le dessus d'une table où mon coude gauche vient de prendre appui. Je relève mes paupières, tenues baissées avec trop d'application. Les deux policiers sont là, en civil mais bien reconnaissables, avec leur imperméable clair à la ceinture nouée en hâte désinvolte et leur chapeau mou au large bord rabattu sur le front. J'ai l'impression que cette scène s'est déjà produite, une fois au moins, auparavant, tant je la retrouve comme une image familière.

À dire vrai, je n'avais guère eu le loisir de scruter longuement la grève déserte pour tenter d'y découvrir, au loin déjà, la petite prostituée dans ses voiles blancs en lambeaux qui voleraient encore au bord des vagues. Les deux silhouettes tranquilles et menaçantes étaient là, tout contre ma table, obturant la vue de leurs épaules massives, élargies de surcroît par le trench-coat. Eux aussi paraissent

habitués au déroulement de l'épisode ; c'est presque avec un sourire de connivence que le premier tend une paire de menottes réglementaires, tandis que son frère jumeau présente sous mes yeux un rectangle de papier comportant une photographie en noir et blanc.

Malgré les dimensions bizarrement importantes du document et la fragilité anormale de son support, je crois d'abord qu'il s'agit d'une carte professionnelle certifiant la fonction policière de mes visiteurs. Mais, en regardant avec plus d'attention, je peux constater que cette photo n'est en aucune façon le portrait d'identité du personnage qui me fait face : j'ai affaire tout simplement à une coupure de journal, où quelques brefs commentaires accompagnent un cliché de qualité assez médiocre, pris par un reporter dans ce qui paraît être une usine, comme en témoignent les treuils, câbles, chaînes et poulies de toutes tailles que l'on distingue avec une certaine netteté vers le haut du cadre. La chose la plus remarquable cependant, dans ce décor, bien qu'elle ne soit pas située au centre de l'image ni au premier plan, serait une très jeune femme plus qu'à moitié déshabillée qui se trouve pendue par le cou, légèrement tordu de côté, au moyen d'une corde fixée à l'énorme crochet en fer d'un palan. Je ne bronche pas.



Du côté opposé à celui vers lequel s'incline la tête aux longs cheveux d'or fauve, les deux bras demi-étendus ont été enchaînés ensemble par les poignets, réunis à hauteur de visage, à un second crochet identique. En dépit du manque de lumière, très sensible dans la partie inférieure de l'épreuve, je découvre en m'approchant davantage que la victime repose encore par l'extrême pointe de ses pieds nus sur deux petits tabourets ronds, placés côte à côte et distants d'environ cinquante centimètres, analogues en tout point à ceux qu'utilisent les ouvrières pour travailler aux perceuses, rectifieuses, polisseuses, ou autres machines du même genre, ces supports fragiles (provisoires ?) empêchant que la prisonnière ne soit définitivement étranglée par la corde de chanvre. Présentée de face, elle ne porte plus qu'un léger pantalon de toile blanche, déchiré plusieurs fois depuis la taille jusqu'au niveau de l'entrejambe, des grands lambeaux de tissu ayant même été arrachés de manière à mieux dégager le ventre et le pubis à la fine toison rousse triangulaire ; une des cuisses s'est ainsi trouvée dénudée presque jusqu'au genou, et c'est seulement l'écartement des jambes qui interdit aux restes du vêtement de glisser aussitôt jusqu'aux chevilles.

D'après la position de cette trop jolie ouvrière

et les formes dangereusement émouvantes de son corps offert, je comprends tout de suite qu'il s'agit là d'un piège : la petite fille indigène attachée à un pieu par les chasseurs, dans l'eau basse du marigot, pour attirer le crocodile. J'ai d'autant plus de raisons de me montrer circonspect que le renversement gracieux de la gorge et la molle courbure des bras reproduisent curieusement l'improbable pose d'un tableau fameux qui fait la gloire de notre Musée National : la Belle Angélique, enchaînée à son rocher, ouvrant de grands yeux avec un mélange d'effroi et d'abandon sur le chasseur dont la lance n'arrête qu'à la dernière seconde un monstrueux reptile, prêt à la dévorer vivante, elle gémissant alors d'un long râle de gorge comme si le fer brûlant pénétrait dans son propre sexe exposé en pâture.

Mais, à la place de l'alligator géant, c'est un violon qui gît là sur le sol, dont les sons mélodieux peut-être devaient se mêler aux cris de la victime. Ce sera du moins une des interprétations envisagées par les enquêteurs quand ils découvriront l'instrument de musique (percé, précisons-le, de multiples piqûres ne ressemblant guère aux galeries creusées par des insectes xylophages) abandonné à quelques pas de ce nu aux chairs tendres maintenant couché sans vie, dans une position sur laquelle il faudra

revenir, entre les machines d'acier et leurs roues à engrenages, les lampes à chalumeau pour la soudure et les tenailles de forgeron.

Pour l'instant, néanmoins, tout est silencieux, mis à part le très léger bruit cristallin des gouttes d'eau tombant l'une après l'autre dans une flaque, déjà signalé, la nature exacte du liquide qui s'écoule demandant d'ailleurs un examen plus attentif, comme il a été dit, ou comme il sera dit plus tard, je ne sais plus. Mais ce calme apparent ne me prend pas au dépourvu. Dans la pénombre luisent par endroits des surfaces polies aux reflets métalliques, qui bougent et se modifient tandis que je m'avance avec une prudence accrue, en direction de l'appât.

Sans vouloir me l'avouer, je suis fasciné par son teint de porcelaine pâle, par ses grands yeux cernés, par ses prunelles vert d'eau qui me fixent sans un tremblement des paupières, jouant à la perfection l'esclavage et l'imploration extasiée, par ses lèvres entrouvertes comme pour demander grâce, ou pardon, n'osant pourtant pas prononcer une parole ni ébaucher le moindre mouvement, crainte de mettre fin à l'instable équilibre des hauts tabourets perchés sur leurs trois pieds grêles, qui oblige ses charmes tendus à se cambrer d'une manière en tout cas parfaitement décorative.

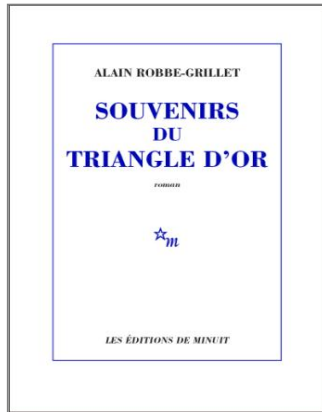
Ce qui intriguera plus encore la police lors du

constat, puis de l'expertise, c'est la quasi-certitude que l'étranglement n'a pu être la cause réelle du trépas, comme on devait d'ailleurs le prévoir au premier coup d'œil d'après le teint inaltérablement nacré de la jeune morte, ainsi qu'à la discrétion des marques laissées sur la peau de son long cou flexible par la corde qui l'enserrait toujours. Aucune des frêles vertèbres ne s'est non plus brisée. Et tout le soyeux corps encore tiède paraît intact. On n'y pourrait guère relever, en y mettant le soin nécessaire, que de nombreux et minuscules points rose vif, plus ou moins rapprochés selon les régions, qui sembleraient être des piqûres d'aiguilles. Quant au reste de la mise en scène, il a certes de quoi surprendre ; j'imagine avoir dérangé quelque cérémonie au beau milieu de son méticuleux déroulement. Ce serait donc moi le mystérieux criminel de seconde main, venu ensuite sur les lieux pour parachever le supplice ?

Naturellement, je n'ai rien laissé paraître de ces réflexions aux deux policiers en civil. Je me suis contenté de leur demander, comme une petite chose sans importance, si les traces de sang avaient ou non été analysées. Personne n'ayant encore fait la moindre allusion à ces faibles traînées rougeâtres maculant le bout des ongles, la bouche et l'intérieur des cuisses, sans correspondre à aucune blessure

apparente, il m'était difficile d'en dire plus : de leur faire remarquer, par exemple, qu'elles pourraient appartenir à un autre groupe sanguin que celui de la belle inconnue, qui aurait peut-être alors succombé pour avoir bu un sang incompatible avec le sien, ou bien d'un arrêt du cœur pendant qu'elle luttait de ses griffes et dents contre le monstre, dont elle aurait évidemment endommagé le lingam, ou n'importe quoi de ce genre.

Je m'intéresse beaucoup plus, en réalité, à l'histoire du manteau de fourrure. Avait-il disparu lors de l'arrivée des forces de l'ordre ? Et, surtout, comment se trouvait-il encore là au moment de mon passage ? Un tel oubli serait en effet peu vraisemblable de la part d'une organisation qui n'a donné que trop de preuves d'une minutieuse répartition des tâches, en vue de leur exécution précise et sans retards. Je n'ai malheureusement pas eu le temps, avant mon départ plus précipité que de coutume, d'inspecter en détail cette espèce de cape d'apparat taillée dans une peau de grand félin, ou de quelque autre animal pourvu d'une abondante toison bouclée sur toute la partie antérieure du corps ; l'objet, pourtant remarquable, était roulé en boule dans un coin et n'avait attiré mon attention qu'à l'instant où je devais, bien à regret, chercher de toute urgence une issue dérobée pour prendre la fuite.



Cette édition électronique du livre  
*Souvenirs du triangle d'or* d'Alain Robbe-Grillet  
a été réalisée le 01 mars 2013  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707302328).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
ISBN : 9782707327031